371. Londres, Dimanche 17 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

9 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Autoportrait, Diplomatie, Discours du for intérieur, Interculturalisme, Politique (France), Portrait, Relation François-Dorothée, Relation François-Dorothée (Dispute)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

379. Paris, Mercredi 20 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1840-05-17
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Incipit

- ensemble, on a du temps pour tout. De loin, cela ne vaut pas la peine. Vos sentiments à vous sont les seuls qui méritent que je m'y arrête et que nous nous mettions d'accord. Aves vous seule, je ne puis souffrir le désaccord.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/361?context=pdf

- Mon premier mouvement, en lisant vos lettres, est de croire que, tout ce que vous me dites, c'est vous qui le dites et qui le pensez. Je suis toujours sur le point de discuter avec vous, contre vous, comme si c'était vous, les opinions et les commérages que vous me transmettez. Si nous étions ensemble je m'y laisserais aller

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 434/131-134

Information générales

LangueFrançais
Cote1028-1029-1030, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
371. Londres, Dimanche 17 mai 1840
10 heures

Mon premier mouvement en lisant vos lettres est de croire que tout ce que vous me dîtes, c'est vous qui le dites et qui le pensez. Je suis toujours sur le point de discuter avec vous, contre vous, comme si c'était vous les opinions et les commérages que vous me transmettez. Si nous étions ensemble, je m'y laisserais aller ; ensemble, on a du temps pour tout. De loin, cela, n'en vaut pas la peine. Vos sentiments à vous sont les seuls qui méritent que je m'y arrête et que nous nous mettions d'accord. Avec vous seule, je ne puis souffrir le désaccord. C'est à propos de tout ce qu'on dit sur le retour de Ste Hélène que je vous dis cela. Je laisse donc sans reponse les prédictions et les confectures. Mais une chose me préoccupe, c'est la crainte que les commissaires qu'on enverra là ne se laissent aller à des récriminations à quelques paroles amères, blessantes. On en est ici assez préoccupé. L'affaire a très bien commencé en haut, très noblement. Il fautqu'elle se passe bien aussi en bas dans l'exécution.
J'écris à Paris toutes les recommandations possibles en ce sens. Un bâtiment lèger anglais le Delphin, partira Mercredi de Portsmouth, pour aller porter à Ste Helène l'ordre de translation. La frégate francaise aura une copie authentique de l'ordre et des instructions. L'allée et le retour prendront quatre mois. Nous n'aurons rien qu'au mois de Novembre.
J'ai dîné hier chez Sir Gore Ouseley avec le duc de Cambridge, le duc et là duchesse de Buckingham, leur fille, lady Anna, Temple, Bülow, Brünnow &. C'était ennuyeux aujourd'hui chez Lord Minto.

2 heures
J'en suis fâché, à cause du plaisir que cela vous aurait fait. M. de Noailles vient trop tard. Il y a trois semaines, par une dépêche du 1er mai, j'ai demandé la place d'attaché payé à Londres pour M. de Vandeul, qui est depuis un an à l'Ambassade comme attaché libre et dont je suis fort content.
Au département, on regarde, je crois, la nomination de M. de Vandeul comme certaine. Je regrette tout-à-fait de ne pouvoir faire en cette occasion ce que désire

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/361?context=pdf

M. le duc de Poix, et je désire à mon tour que quelque autre occasion, me soit offerte. Serez vous assez bonne pour le lui dire de ma part ?
Voilà une petite boite qu'on mapporte avec un billet de Lady Williams qui dit ceci : " the box contains a few patterns of babies clothes which, Mad. Graham begged Lady Williams to send her from hence and trusting to the french Embassy for convoying them to Paris. All that Lady William can offer en externation for the liberty Madame Graham is taking, is the observation that it is not probable she will ever repeat the offence again."
Lundi, 9 heures

Lord et lady Lansdowne, lord et lady Palmerston, lord Moutaggle, M. Macaulay et deux petits inconnus. Voilà notre dîner. Nous avons causé jusqu'à 11 heures. Lord Monteagh et M. Macaulay sont de bons meubles de conversation. Les Anglais sont singuliers ; ils aiment beaucoup la conversation ; quand elle s'anime et se varie, ils ont l'air d'y prendre grand plaisir. Et d'eux-mêmes, ils n'ont pas de conversation ; ils restent ensemble immobiles et silencieux, et s'ennuyent quand ils pourraient s'amuser. Ils ne savent pas faire ce qui leur plait, ni jouir de l'esprit qu'ils ont. Le feu est là, mais couvert ; il faut que l'étincelle qui l'allumera vienne d'ailleurs. En sortant de chez Lady Minto, je voulais aller finir ma soirée chez Lady Jersey ; mais par réflexion, je n'y suis pas allé. Deux Dimanches de suite, c'est trop. Elle abuserait. C'est l'insignifience la plus envahissante que je connaisse. Je me moque de moi-même quand je m'aperçois de toutes les petites précautions que je prends, toutes les petites combinaisons que je fais. Je pense à toutes les petites choses du monde comme si je n'avais jamais fait que cela, et ne me souciais que de cela ! e suis le contraire des Anglais; ils ne savent pas faire ce qui leur plaît ; moi, je puis savoir faire ce qui ne me plaît pas et m'occupe et presque mintéresser à ce qui m'est parfaitement indifférent, pour ne pas dire plus. Au fait, j'ai raison ; quand on n'a pas le fond du cœur plein et satisfait, il faut mettre à la surface de la vie, tout ce qu'on trouve sous sa main. Qu'il y a loin de la surface au fond, et quel vide immense peut exister dans des journées dont tous les moments sont remplis !
La Reine me prend Lord Melbourne samedi prochain. Elle l'emmène dîner à la campagne. J'ai souri de l'embarras avec lequel il me l'a dit. Embarras point réel, car personne n'est au fond moins embarrassé que lui, et ne prend plus ses aises, en toutes choses, et avec tout le monde. En quoi il a raison. Mais les apparences sont embarrassées. Nous sommes toujours fort bien ensemble. C'est l'homme du Cabinet qui a le plus d'esprit, le plus juste et le plus original.

3 heures
Oui toujours tout dire, toujours votre funeste franchise qui ne vous sera jamais fumeste. Le grand, le vrai mal de loin, c'est qu'il n'y a pas moyen de tout dire, car on n'écrit jamais tout ; ce qu'on écrit est si peu ! et comme reproche et comme tendresse. Vous me grondez à moitié. Je vous ai grondée à moitié. J'avais bien autre chose à vous dire que ce que je vous ai dit. Mais j'ai eu un tort, un grand tort, j'en conviens. J'aurais du envoyer chez Brodie dès le premier moment , et y renvoyer tous les jours, et vous transmettre scrupuleusement ses paroles. J'y ai pensé. Je ne l'ai pas fait, sottement, par sot ménagement. Je ne connais pas Brodie. Il est peut-être bavard. J'ai craint qu'il ne s'étonnat d'un soin si assidu, qu'il ne racontât son étonnement, qu'on n'en prit occasion de bavarder comme lui. Crainte puérile absurde. J'ai eu tort. Mais j'en ai été trop puni. J'en ai été barbarement puni. Vous m'avez écrit ce que vous m'avez écrit. Vous avez dit à Génie tout ce que vous m'avez écrit, pis probablement car vous lui avez dit que vous étiez si fâchée que

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/361?context=pdf

vous partiriez pour Londres, sans m'en avertir. Ma mère a appris en envoyant savoir de vos nouvelles, que vous partiez le surlendemain. Vous seriez partie sans le lui avoir dit, sans avoir vu mes enfants. Voilà ce que vous avez fait. Et sais-je ce que vous avez pensé ? Cela est insensé ; cela est injuste, inique, révoltant. Savez-vous ce que vous deviez penser et faire ? Vous deviez être fâchée, très fachée contre moi et me le dire aussi vivement que vous l'auriez voulu, que votre emportement vous l'aurait suggéré. Et vous deviez en même temps deviner mon motif, l'entrevoir du moins ; et voir aussi tout le reste, et me croire un peu, même quand les autres vous disaient le contraire. Les autres ne vous ont écrit que lorsqu'ils ont été eux-mêmes à peu près rassurés, et dans leur froide irréflexion, ils vous ont dit alors tout ce qu'ils avaient craint plus qu'ils n'avaient craint car on exagère toujours le mal qu'on a caché. Moi, j'envoyais deux fois par jour ; on parlait au valet de chambre de votre fils ; je passais moi-même à sa porte. Je recueillais indirectement des renseignements de qui je pouvais. J'ai envoyé au Time quand il a donné des nouvelles alarmantes de votre fils. Et je vous mandais chaque jour ce que je savais ce que je recueillais. Et je vous le mandais de la façon la moins alarmante pour vous. Vous deviez deviner, vous deviez croire tout cela. C'est bien la peine d'avoir pensé et senti tout ce que nous avons pensé et senti ensemble depuis trois ans, de nous être dit tout ce que nous nous sommes dit l'un à l'autre, et l'un sur l'autre pour qu'en un jour, en une heure, tout cela s'évanouisse, pour qu'un tort, un mécompte d'un jour efface toute confiance, pour qu'on pense et parle comme on penserait et parlerait d'une personne qu'on connaitrait beaucoup, et qui aurait manqué d'obligeance ou de soin ! Il est près de cinq heures. La poste me presse, et j'ai encore tant de choses à vous dire ! vous avez raison de loin, il vaudrait mieux se taire ; la vérité n'est pas possible. La vérité est pourtant le remède à tout, le seul remède. Vous vous croyez bien sérieuse, bien passionnée. Vous avez des légèretés, inimaginables, toutes sérieuses et passionnées qu'elles sont. Car c'est une légèreté inimaginable coupable que de s'abondonner à une idée, à une impression du moment, si complètement qu'on oublie tout le reste, tout ce qu'on a pensé, vu, cru, & qu'on croit toujours au fond de son âme ce qu'on croira, ce qu'on verra le tendemain. Moi, je n'oublie rien. Je pense à tout, toujours, et mon sentiment pour vous est toujours le même, et je suis juste envers vous, dans les plus mauvais moments. Vous comprenez bien que je n'accepte pas votre querelle sur les bals et les jeunes femmes. J'en aurais ri en récevant votre lettre si j'avais été en train de rire. Je crois vous avoir dit une phrase charmante de mon puritain John Newton :
" Since the Lord gave me the desire of my heart in my dearest Mary, the rest of the sex are no more to me than the tulips in the garden. "
Si cela ne vous plait pas, je ne vous parlerai plus jamais des tulipes que j'ai trouvées belles.
Il faut pourtant que je finisse. C'est grand dommage car je n'ai pas fini. Adieu pourtant. Adieu toujours. Je crois en effet que vous ne me connaissez pas. Adieu encore.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 371. Londres, Dimanche 17 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-05-17.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 17 mai 1840
Heure10 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Londres Dimanche 17 mai 1840 1028.

10 heures

Mon premier mouvement, en lisant votre lettre, est de croire que tout ce que vous me dites, c'est vous qui le dites et qui le pensez. Je suis toujours tout le point de discussion avec vous, contre vous. Comme si c'était vous les opinions et les ménagements que vous me recommandez. Si nous étions ensemble, je m'y laisserais aller; ensemble, on a des temps pour tout. Par loin, cela nous coûte plus la peine. Vos sollicitations à vous sont les seules qui m'entraînent que je m'y arrête et que nous nous mettions d'accord. Avec vous seule, je ne puis souffrir le désaccord.

C'est à propos de tout ce qu'on dit sur le retour de Pr. Hélène que je vous dis cela. Je laisse donc sans réponse les prédictions et les conjectures. Mais vous avez une préoccupation, c'est la crainte que le commissaire que nous avons là ne se laissent aller à des récriminations, à quelques paroles amères, blessantes. On en est très assez préoccupé. L'affaire a très bien commencé en haut, très noblement. Il faut

qu'elle se passe bien aussi en bas dans l'opération.
Je vais à Paris toute les recommandations
possibles en ce sens. Un bâtiment léger anglais,
le Delphin, partira mercredi de Portsmouth
pour aller porter à St Hélène l'ordre de
translation. La frégate française aura une
copie authentique de l'ordre et des instructions.
L'aller et le retour prendront quatre mois.
Vous n'aurez rien pour mois de Novembre.

J'ai dîné hier chez Sir Gore Ouseley,
avec le duc de Cambridge, le duc et la
duchesse de Buckingham, leur fille Lady Anne
Temple, Hallam, Brougham &c. C'était comme
aujourd'hui chez Lord Brome.

2 heures.

Je suis fâché, à cause du plaisir que cela
vous aurait fait, M.r de Noailles vient trop
tard. Il y a trois semaines, par une dépêche
du 1.er Mai, j'ai demandé le plus d'attaché
payé à Londres pour M. de Vaudreuil, qui
est depuis six ans à l'ambassade comme
attaché libre, et dont je suis fort content.
Le département, en regardant, je crois, la
nomination de M. de Vaudreuil comme certaine.
Il regrette tout à fait de ne pouvoir faire,
en cette occasion, ce que désire M. le Duc de

Voici, si je dois à vous tout que quelque autre
occasion me doit offrir, vous avez bien
pour le lui dire de ma part !

Voilà une petite bête qui m'apporte
un billet de Lady Williams qui est venu

The boy continues a few patterns of Dahlias
Cloaths which Mrs Graham begged Lady W.
to send her from home, and trusting to the
french embassy for conveying them to Paris.
All that Lady Williams can offer, in extenuation
for the liberty Madame Graham is taking, is
the observation that it is not probable she will
ever repeat the offence again.

Lord & Lady

Lord et Lady Lansdowne, lord et lady Palmerston
Lord Montagle, Mr Macaulay et deux petits inconnus
Voilà notre dîner hier avec Lord Montagle et Mr Macaulay dans le
beau monde de conversation. Les anglais sont
singuliers ; ils aiment beaucoup la conversation ;
quand elle s'anime et se varie, il est fait d'y
prendre grand plaisir. Et deux mêmes, ils n'ont
pas de conversation ; ils restent ensemble immobiles
et silencieux, et s'ennuyent quand ils pourraient
s'amuser. Ils ne savent pas faire ce qui leur
plaît, ni jouir de l'espoir qu'ils ont. Ce fut ce

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/361?context=pdf

mon cousin. Il faut que l'obligeante que Lord Melbourne
vienne bientôt.

En sortant de chez Lady Grande, je comptais
aller finir ma soirée chez Lady Cowper, mais par
réflexion, je n'y suis pas allé. Aux Dimanches
de Vieille, c'est trop. Elle abuserait. Une insignifiance
la plus envahissante que je connaisse. Elle me marque
de moi-même quand je m'aperçois de toutes les
petites précautions que je prends, toutes les petites
combinaisons que je fais. Je pense à toutes les
petites choses du monde comme si je n'avais
jamais fait que cela et ne me souciais que de
cela. Je dis le contraire des Anglais ; ils ne
savent pas faire ce qui leur plaît ; moi, je puis
savoir faire ce qui ne me plaît pas, et préférer
le plaisir mondain à ce qui m'est plus agréable
indifférent, pour ne pas dire plus. Au fait, j'ai
mieux ; quand on n'a pas le fond du cœur plein
et satisfait, il faut mettre à la surface de la
vie, tout ce qu'on trouve sous la main. Tout
y a loin de la surface au fond, et quel vide
immense peut exister dans ces jeunes dont
tous les moments sont remplis !

La Reine me prend lord Melbourne lundi
prochain. Elle l'emmène dîner à la campagne.
J'ai donné de l'imbarra avec lequel il me le

à tout, le seul
[illegible] bien
[illegible] imaginaire
[illegible] vous. Car
[illegible] comparable que
[illegible] une impression
[illegible] vous oublier tout
[illegible] vous, ou
[illegible] vous vous
[illegible] demain.
à tout, toujours
[illegible] toujours le
[illegible] vous dans les

[illegible] m'accepte
[illegible] je les jouis
[illegible] devant votre
[illegible] de vous. Je
[illegible] chacun

the desire of
the rest of
the tulips

[illegible] vous
que j'ai

Lit. Embarras point réel, car personne n'est au fond moins embarrassé que lui et ne prend plus les airs, en toute chose et avec tout le monde, ce qui il a raison. Dans les apparences, tout embarrassé. Dans l'homme toujours fort bien ensemble. Chez l'homme des cabinets que a le plus d'esprit, le plus juste et le plus original.

2 heures.

Oui, toujours tout dire, toujours votre franche franchise qui ne vous fera jamais faute. Le grand, le vrai mal de tout, c'est qu'il n'y a pas moyen de tout dire, car on n'est jamais tout, ce qu'on dit est si peu ! et comme reproche, et comme tendresse. Vous me prendrez à moitié. Je vous ai prendre à moitié. J'avais bien autre chose à vous dire que ce que je vous ai dit. Mais j'ai eu un tort, un grand tort, j'en conviens. J'aurais dû m'occuper chez Broglie dès le premier moment, y [illegible] tous les jours, et vous transmettre [illegible] des paroles. Il y a pensé. Je ne l'ai pas fait. Sottement, par faux ménagement. Je ne connais pas Broglie. Il est peut-être bizarre. Soit. Il serait plus vrai de l'étonnant d'un homme si [illegible] qu'il ne [illegible] sans étonnement qu'on puisse [illegible] de bizarre comme lui. Crainte puérile, absurde. J'ai eu tort. Mais j'en ai

été trop pressé. Vous vous êtes hâtivement prononcé. Vous
m'avez écrit ce que vous m'avez écrit. Vous
avez dit à Denis tout ce que vous m'avez dit,
pis probablement, car vous lui avez dit que
vous étiez très fâché que vous partiriez pour
Londres sans m'en avertir. Sa mère a appris,
par madame Savoie de vos nouvelles, que vous
partiriez le lendemain. Vous deviez partir
sans le lui avoir dit, sans avoir vu mes
enfants. Voilà ce que vous avez fait. Et savez-vous
ce que vous avez pensé? Cela est inconcevable,
cela est injuste, inique, révoltant. Savez-vous
ce que vous deviez penser et faire? Vous
deviez être fâchée, très fâchée contre moi,
et me le dire avec vivacité que vous
l'étiez seule, que votre empressement vous
l'avait suggéré. Et vous deviez en même
temps deviner mon motif, l'entrevoir dans
votre cœur, en voir aussi tout le vestige, et me
croire un peu, même quand les autres vous
disaient le contraire. Les autres ne vous
ont écrit que lorsqu'ils ont été eux-mêmes
à peu près rassurés, et vous leur froide
réflexion, elle vous eut ~~dit~~ dit alors
tout ce qu'ils avaient trouvé plus juste

n'avoient rien, car on exagère toujours le mal qu'on a cherché. Moi, j'envoyois deux fois par jour, en parlant au valet de chambre de votre fils, je pouvois moi-même à la porte. Je recueillois indirectement des renseignements de qui je pouvois. J'ai envoyé au Prince quand il a donné des nouvelles alarmantes de votre fils. Et je vous mandois chaque jour ce que je savois ou ce que je recueillois. Et je vous le mandois de la façon la moins alarmante pour vous. Vous deviez deviner, vous deviez croire tout cela. C'est bien la peine d'avoir pensé et senti tout ce que nous avons pensé et senti ensemble depuis trente ans et de nous être dit tout ce que nous nous sommes dit l'un à l'autre, et l'un sur l'autre, pour qu'en un jour, en une heure, tout cela s'évanouisse, pour qu'un tort, un mécompte d'un jour efface toute confiance, pour qu'on pense et parle comme on pourroit et parleroit d'une personne qu'on connoîtroit beaucoup, et qui auroit manqué d'obligeance ou de soin !

Il est près de cinq heures. La poste me presse, et j'ai encore tant de choses à vous dire ! Vous avez raison, cela lasse, il vaudroit mieux se taire ; la vérité n'est pas possible.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/361?context=pdf

La vérité est pourtant le remède à tout, le seul remède. Vous avez cependant bien souvent bien passionnés. Vous avez des légèretés inimaginables toutes légères et passionnées, jolies et tout à fait une légèreté inimaginable, capable que vie s'abandonner à une idée, à une impression du moment, si complètement qu'on oublie tout le reste, tout ce qu'on a pensé, vu, cru, ce qu'on croit toujours au fond de son ame, ce qu'on croira, ce qu'on verra le lendemain. Moi, je n'oublie rien, je pense à tout, toujours et mon sentiment pour vous est toujours le même, et je suis toute vôtre dans les plus mauvais moments.

Vous comprenez bien que je n'accepte pas votre querelle sur les bals et les jeunes femmes. Je aurais vi en recevant votre lettre si j'avais été les bras de vous. Je vous avais dit une phrase charmante de mon puritain John Newton :

Since the Lord gave me the desire of my heart in my Dearest Mary, the rest of the sex are no more to me than the tulips in the garden.

Si cela ne vous plaît pas, je ne vous parlerai plus jamais des tulipes que j'ai

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/361?context=pdf

1036 3

trouvée belle.

Il faut pourtant que je finisse. C'est grand dommage que je n'ai pas fini. Adieu pourtant, adieu toujours. Je crois en effet que vous ne me connaissez pas. Adieu encore.

G

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/361?context=pdf